

FÉVRIER 2022 | NUMÉRO 5

LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire :
Littératures Éthique et Arts



SOMMAIRE :

Vidéos et activités
Lethica - 1

Focus sur Kwame
Anthony Appiah - 2 à 7

Dossier : "Faire cas" - 8
à 12

RETROUVEZ LES VIDÉOS DE NOS CONFÉRENCES SUR LA CHAÎNE LETHICA

Nous sommes heureux de vous annoncer l'ouverture d'une chaîne Lethica sur l'outil de diffusion de vidéos en ligne de l'Université de Strasbourg →

https://pod.unistra.fr/iti_lethica/

Vous diffuserons dans cet espace les enregistrements des conférences organisées dans le cadre de Lethica. Vous pouvez y retrouver dès à présent la majorité des communications de l'école d'automne 2021 ("Éthique et littérature") et du colloque "Bibliothérapies d'ailleurs".

**CONSULTEZ LE CALENDRIER
COMPLET DES ACTIVITÉS DE LETHICA**

⇒ [ICI](#)

Retrouvez toutes les informations sur Lethica, les activités, le projet de recherche etc. dans le site internet de l'institut :
→ <https://lethica.unistra.fr>

LES FOCUS ET LES DOSSIERS DE LA LETTRE DE LETHICA

Dans chaque newsletter nous vous proposons une rubrique «focus sur...» qui présente un chercheur en éthique, littérature et arts, à partir de deux, trois de ses ouvrages ainsi qu'un dossier sur un thème donné.

Toutes les recensions de ces deux rubriques sont publiées sur le site internet de Lethica, dans une [rubrique dédiée](#).

FOCUS SUR... KWAME ANTHONY APPIAH

Né en 1954 à Londres, formé à Cambridge (Angleterre) après une enfance passée à Kumasi au Ghana, Kwame Anthony Appiah a enseigné en Afrique puis a mené sa carrière académique dans les plus prestigieuses universités américaines de la Ivy League (Yale, Cornell, Duke, Harvard, Princeton et désormais New York University). Il est l'auteur de trois romans policiers (*Avenging Angel*, 1990 ; *Nobody Likes Letitia*, 1994 ; *Another Death in Venice*, 1995) et de nombreux essais en philosophie du langage (*Assertions and Conditionals*, 1985 ; *For Truth in Semantics*, 1986), en philosophie politique (*Color Conscious*, 1996 ; *Cosmopolitanism*, 2006) et en philosophie morale (*The Ethics of Identity*, 2005 ; *Experiments in Ethics*, 2008 ; *The Honor Code*, 2010 ; *The Lies that Bind*, 2018). Il a aussi consacré d'importants travaux aux littératures et philosophies africaines (*In My Father's House*, 1992) ou afro-américaines (*Lines of Descent*, 2014).

Très fréquemment sollicité pour des conférences ou des entretiens (près de 1000 interventions publiques et publiées à ce jour !), il intervient aussi régulièrement dans la presse (*The New York Times*, *The New York Review of Books*, et *Libération* ou *Philosophie Magazine* en France) et il est lauréat de multiples distinctions dont vous pourrez retrouver le détail, ainsi que de nombreuses autres informations, sur son [site Internet](#).

Nous vous présentons ici ses trois ouvrages traduits en français – que vous pouvez également écouter en livres audios, lus par leur auteur lui-même.



***Pour un nouveau cosmopolitisme*, Paris, Odile Jacob, 2008, traduction d'Agnès Botz.**

Prenant à la fois appui sur une dense culture philosophique et sur son expérience personnelle de citoyen britannique, né d'une mère anglaise et d'un père ghanéen, puis devenu professeur d'université aux États-Unis, Kwame Anthony Appiah livre dans cet essai une riche réflexion sur ce qu'il nomme les « conversations transfrontalières », définies comme « la confrontation aux idées et au vécu des autres » (p. 134).

À l'heure de la mondialisation, de l'accroissement de la population mondiale et de la multiplication des télécommunications, ces conversations sont devenues « inévitables » (p. 23) et distinguent radicalement nos modes de vie de ceux de nos ancêtres. Ainsi vivons-nous une époque où « chacun d'entre nous peut, tout en demeurant réaliste, envisager d'entrer en contact avec n'importe lequel de ses semblables parmi les six milliards d'individus que compte la planète pour lui faire parvenir quelque chose qui ait de l'intérêt » (p. 10-11).

Ce constat incite le philosophe à s'interroger sur la pertinence et la nature de principes moraux partagés, puis, à partir de la célèbre anecdote du Mandarin du Rastignac, sur les droits et devoirs qui incombent au cosmopolite contemporain, défini par le respect qu'il manifeste pour « la valeur non seulement de la vie humaine en général mais de toute vie humaine en particulier » (p. 14).

Plusieurs chapitres sont ainsi dédiés à la question du relativisme et aux conflits que peuvent engendrer les écarts de définition, d'interprétation ou de hiérarchisation des valeurs. Après avoir détaillé les dilemmes théoriques posés par ces conflits, Appiah les écarte cependant par un double argument, affirmant d'abord qu'une opposition théorique ne se solde pas nécessairement par une divergence de comportement, puis qu'une proximité idéologique peut au contraire aboutir à un affrontement (ainsi les indépendantistes ghanéens appartenaient-ils aux classes lettrées, formées dans la proximité du colonisateur britannique). Aux raisonnements théoriques, l'auteur oppose par conséquent un postulat plus empirique, avançant que « notre coexistence politique, en tant que sujets ou que citoyens, dépend de notre capacité à nous accorder sur des pratiques, même si nous ne nous entendons pas sur ce qui les justifie » (p. 114). Anticipant les conclusions du *Code d'honneur*, le philosophe en déduit que les grands changements sociaux (acceptation de l'homosexualité, de la place des femmes dans la société) résultent moins d'une conviction rationnelle que d'une habitude progressivement acquise. Le contact cosmopolite, à ce titre, permet « non de parvenir à un consensus, mais [de] nous habituer les uns aux autres ». Le rôle confié aux œuvres d'art et de fiction n'est à ce titre guère différent : pour Appiah, « les conversations qui transcendent les frontières identitaires – qu'elles soient nationales, religieuses ou autres – commencent par un travail de l'imagination comparable à celui qui s'opère lorsque vous lisez un roman, que vous regardez un film ou que vous admirez une œuvre d'art qui parle d'un lieu différent du vôtre. » (p. 134).

Cette conception du cosmopolitisme conduit le penseur à aborder de façon nuancée des thématiques qui tiennent une place de choix dans l'actualité contemporaine : celles, par exemple, de la restitution des œuvres d'art (notamment africaines) et de l'appropriation culturelle. Loin d'inviter, comme le fit en France [le rapport Sarr/Savoy](#), à la restitution massive des collections africaines présentes dans les musées européens, Appiah appelle plutôt à une circulation généralisée des œuvres d'art qui, selon lui, « sont puissamment internationales et n'ont que faire des frontières géographiques » (p. 185). S'attachant au cas du Ghana, il estime par exemple nécessaire que « les musées européens puissent montrer au public les richesses de la société qu'ils ont pillée durant la jeunesse de [s]on grand-père », avant d'ajouter que « nous devrions négocier la restitution non seulement des objets les plus significatifs pour notre histoire, dont la place est au musée de Manhyia, mais aussi d'une collection convenable d'œuvres d'art du monde entier » (p. 195). Quant aux accusations d'appropriation culturelle, qui se multiplient aujourd'hui dans tous les domaines (théâtre, arts plastiques, littérature), elles constituent pour le philosophe le symptôme de la transformation de la culture en « marque déposée » : Appiah déplore notamment que « les défenseurs du patrimoine culturel [aient] fini par adopter le langage ultra-rigoureux de la législation sur le droit de la propriété [...], que nous associons généralement au capitalisme international » (p. 190), à ses séries de copyrights et de SARL aux droits réservés. Ainsi le cosmopolitisme défendu par Kwame Anthony Appiah se fonde-t-il sur un appel à l'ouverture et à la pratique de l'altérité, où le commerce avec les biens culturels (à distinguer du commerce des biens culturels) a un rôle essentiel à jouer.

Le Code d'honneur : comment adviennent les révolutions morales, Paris, Gallimard, 2012, traduction de Jean-François Sené.

Les amateurs de grand spectacle se souviennent de [la théâtrale explosion](#) qui coûte la vie à l'antipathique Jean-Baptiste Emmanuel Zorg, incarné par Gary Oldman dans *Le Cinquième Élément* de Luc Besson (1997) : alors même qu'il est parvenu à désamorcer la bombe hautement perfectionnée qu'il avait posée dans le vaisseau spatial, un autre engin, bien plus rudimentaire, se déclenche, péniblement actionné par quelques guerriers Mangalores, qui, posant leur patte sur le fatidique bouton, terminent leurs vies de brutes en s'exclamant laconiquement « Pour l'honneur ! ». Sous ses dehors légers, la scène en dit long sur le relatif discrédit dont pâtit aujourd'hui l'honneur : hideux, stupides et violents, les Mangalores font de piètres ambassadeurs pour une notion dont ils soulignent involontairement le caractère désuet, si ce n'est tout bonnement ridicule.

Le propos de Kwame Anthony Appiah confirme ce constat : entachée de violence et souvent associée à une hiérarchie sociale profondément anti-démocratique, en tant qu'elle établit des frontières infranchissables entre castes, races et genres, l'idée « de la vie honorable paraît terriblement démodée », et tout porte à croire qu'elle devrait finir exilée « sur une île de Sainte-Hélène philosophique et laissé[e] là à contempler ses épauettes ternies et son sabre jadis éclatant se corroder dans l'air marin » (p. 196). N'est-il pas temps de tourner le dos à une valeur implicitement associée au mâle blanc dominant, fût-il de taille napoléonienne (et partant modeste) ? Plus largement, n'aurions-nous pas tout à gagner à nous départir d'une idée et d'un sentiment qui justifient et, pis encore, provoquent des morts et des souffrances sans nombre ?

C'est précisément le contraire que l'auteur parvient ici à démontrer, en insistant sur la nécessité impérieuse de « rendre l'honneur à la philosophie » (p. 18) qui s'en est, selon lui, trop longtemps détournée. Pour illustrer l'importance de l'honneur, Appiah s'attache dès lors à l'examen détaillé de quatre cas concrets : celui du duel en Angleterre (et en particulier du combat qui opposa en 1829 le duc de Wellington et le comte de Winchelsea), celui du bandage des pieds en Chine, celui de l'esclavage et de la traite négrière, celui enfin du meurtre d'honneur au Pakistan (soit l'assassinat, par leurs propres familles, de femmes accusées d'adultère). Sans nier le rôle que joua le code d'honneur dans l'établissement et la perpétuation (parfois multiséculaire) de ces pratiques, Kwame Anthony Appiah démontre que les sentiments de honte et d'estime, qui cimentent la notion d'honneur, eurent également une influence décisive dans leur abolition, là où les arguments rationnels, philosophiques et religieux, si bien rodés fussent-ils, n'avaient jamais porté leurs fruits. Ainsi l'abolition du duel résulte-t-elle moins du sang versé ou d'une interdiction juridique que de l'affaiblissement de l'aristocratie britannique et de l'essor concomitant d'une « presse populaire qui transforma une institution interne à un groupe en un spectacle pour observateurs extérieurs aimant à s'amuser » (p. 65), se gaussant volontiers d'une pratique autrefois jugée chevaleresque. De même, la fin du bandage des pieds en Chine découle, non d'une prise de conscience des souffrances infligées aux femmes, de longue date connues, mais d'un sentiment de l'honneur collectif, qui fait désormais craindre aux lettrés chinois que leur pays ne se trouve toujours plus moqué ou critiqué à l'étranger en raison de cette barbare coutume. Quant à l'engagement britannique contre la traite et l'esclavage, il s'expliquerait doublement – à la fois par le souci de défendre l'honneur du pays en s'opposant à l'Amérique, et par l'intervention d'une classe ouvrière qui refuse que le travail puisse être considéré comme honteux ou infâmant. Chacune de ces transformations radicales de la sensibilité constitue ce que le philosophe appelle une « révolution morale », conduisant à récuser brutalement, en vertu d'une transformation des codes de l'honneur, des comportements longtemps jugés acceptables, ou même valorisés. « En sorte qu'au terme d'une révolution morale, comme au terme d'une révolution scientifique, les choses paraissent nouvelles. Rétrospectivement, en l'espace même d'une seule génération, les gens se demandent : Que pensions nous alors ? Comment avons-nous pu faire cela pendant tant d'années ? » (p. 13-14).

Faisant fond sur de solides analyses historiques, *Le Code d'honneur* se lit comme une invitation à l'action. Partant des trois cas évoqués plus haut, Kwame Anthony Appiah entreprend en effet d'en tirer des conclusions pour réfléchir aux facteurs qui pourraient conduire à la disparition des meurtres d'honneur au Pakistan. S'inspirant du cas chinois, il appelle de ses vœux l'implication d'une opinion internationale féministe, qui devra pourtant veiller à ne pas susciter « une réaction nationaliste brutale » (p. 183), en respectant en particulier le rôle de l'islam. Plus fondamentalement encore, l'auteur insiste sur la nécessité de ne pas « faire la morale » aux peuples concernés, mais de chercher plutôt à infléchir le périmètre même de l'honneur, dont les études menées avec rigueur dans les chapitres précédents ont démontré la ductilité. « Le bon moyen de procéder, semblerait-il, n'est pas d'argumenter contre l'honneur, mais d'œuvrer à en modifier les fondements, à changer les codes qui servent à l'assigner » (p. 188). Ajoutons encore que les usages de l'honneur ne se cantonnent pas aux territoires lointains : sans même évoquer « la culture du viol », abondamment dénoncée en Occident par le mouvement « Me Too », on notera, à la suite de Kwame Anthony Appiah, l'importance déontologique que peut revêtir ce sentiment dans l'armée, mais aussi dans le corps médical ou le corps enseignant (p. 213-214). On comprend dès lors que l'honneur, loin de constituer un sentiment désuet, est un instrument éthique précieux, qui pourrait bien servir (encore) à changer le monde : « c'est, pour nous, ce qu'il a toujours été, un moteur alimenté par le dialogue entre nos conceptions de nous-mêmes et le regard des autres, qui peut nous inciter à prendre au sérieux nos responsabilités dans un monde que nous avons en partage » (p. 197).

[Ninon Chavoz](#)

Repenser l'identité. Ces mensonges qui unissent, Paris, Grasset, 2021, traduit de l'anglais par Nicolas Richard.

Issu d'une série de conférences délivrées à Londres, Glasgow, Accra et New York pour la BBC en 2016, ce livre passe en revue six notions ou catégories fondamentales dans la construction de nos identités sociales. « Toute identité est associée à des étiquettes » constate en effet l'auteur (p. 31), et la « classification » apparaît ainsi comme un processus premier dans l'assignation ou la revendication, la reconnaissance et la circulation de pratiques ou de caractéristiques normatives. Vient ensuite « la croyance » – notamment religieuse, un domaine qui s'appuie autant sur des comportements et sur des communautés que sur des convictions. Un troisième moyen de construire « les frontières de l'identité » (p. 131) est la citoyenneté, qui entre souvent en tension avec l'idée de nation et son idéal d'une ascendance partagée, que cette dernière soit réelle ou imaginée. « La couleur » et plus largement « la race » constituent également des marqueurs récents, aux origines et aux significations toujours plus sociales que biologiques. La « classe » sociale apparaît en revanche un concept « vieux comme le monde » (p. 243), ou assurément plus ancien que le terme visant à en désigner la complexe réalité. Pour finir, la « culture » – dans son sens élitiste (« ce qui fut pensé et dit de mieux dans le monde ») comme dans son acception anthropologique (« ce tout complexe qui inclut le savoir, les croyances, les arts, les mœurs, le droit, les coutumes et toutes les habitudes et pratiques acquises par l'homme en tant que membre de la société ») – représente en elle-même un facteur déterminant de distinction et d'identification. En faisant alors systématiquement la chasse aux essentialismes qui constituent autant de « faux pas dans les domaines de la croyance, de la couleur, de la citoyenneté, de la classe et de la culture », Appiah donne raison aux existentialistes pour qui « l'existence précède l'essence ; nous *sommes* avant d'être *quoi que ce soit* en particulier » (p. 360). Mais dans le même temps, il pourfend un « fantasme libéral » très courant aujourd'hui, « dans lequel les identités sont simplement choisies, où donc nous sommes libres de choisir ce que nous voulons être » : « Le fait que les identités se présentent sans essence », insiste-t-il, « ne veut pas dire qu'elles se présentent sans enchevêtrements. [...] »

Les identités fonctionnent uniquement parce que, à partir du moment où elles s'emparent de nous, elles nous donnent des ordres, nous parlent comme une voix intérieure ; et parce que d'autres, croyant savoir qui nous sommes, s'adressent aussi à nous. Si vous ne vous souciez pas des formes que vos identités ont prises, vous ne pouvez tout simplement pas les refuser ; elles n'appartiennent pas uniquement à vous. Vous devez travailler avec d'autres à l'intérieur et à l'extérieur de groupes catalogués afin de les recadrer de manière qu'elles vous correspondent davantage ; et vous ne pouvez effectuer ce travail collectif que si vous reconnaissez que les résultats doivent également servir les autres. [...] Les identités sociales mettent en relation la petite échelle où nous vivons nos vies aux côtés de nos amis et parents avec des mouvements, des causes et des préoccupations de plus grande ampleur. [...] Et nos vies doivent également avoir un sens aux plus grandes échelles qui soient. [...] Lorsqu'il s'agit de la boussole de nos préoccupations et de notre compassion, l'humanité dans son ensemble n'est pas un horizon trop large » (p. 360-363).

Précédés à chaque fois d'un Adinkra, ces « symboles utilisés par les Akan du Ghana pour exprimer des croyances, des concepts ou des aphorismes complexes » (p. 371), les divers chapitres mêlent habilement des souvenirs familiaux ou autobiographiques à des exemples historiques et littéraires, pour mieux « explorer les manières dont des récits [...] façonnent notre manière d'appréhender qui nous sommes » (p. 13). Ils se tissent également très souvent sur la trame d'une existence particulière – celles du psychologue Erik Erikson (ch. 1), de l'écrivain Anton Ettore Schmitz, alias Italo Svevo (ch. 3), du philosophe Wilhem Amo (ch. 4), du sociologue Michael Young (ch.5), de l'anthropologue Edward Burnett Tylor (ch.6) – qui tous forgèrent leur identité en changeant de pays, de langue ou de nom, et qui contribuèrent, chacun de manière décisive, à l'essor d'une nouvelle discipline des sciences humaines et sociales. C'est aussi dans le miroir de leurs vies et de leurs pensées que Kwame Anthony Appiah réfléchit les siennes – lui qui, originaire du Ghana (tel Amo au XVIIIe siècle), s'est à son tour fait philosophe et s'est, au fil des décennies, imposé comme un des penseurs contemporains les plus cosmopolites, mais aussi les plus critiques des rigidités sociales, culturelles, économiques et politiques de notre temps.

Le lecteur familier de l'auteur retrouvera ici ce qui faisait déjà la force de ses ouvrages antérieurs, d'*In My Father's House* en 1992 à *Lines of Descent* (2014), en passant par *Color Conscious* (1996), *The Ethics of Identity* (2005), *Cosmopolitanism* (2006), *Experiments in Ethics* (2008) et *The Honor Code* (2010). Appiah offre en effet une critique sans concession mais toujours renouvelée des catégories et des logiques de pensées héritées du XIXe siècle (en particulier du romantisme), comme le nationalisme, la raciologie, l'ethnocentrisme et le primitivisme. Parallèlement, il se livre à une belle réappropriation – ou réactualisation – de l'esprit des Lumières, à commencer par l'encyclopédisme et l'empirisme qui caractérisaient autant les œuvres de Denis Diderot, en France, que celles de David Hume en Grande-Bretagne. Cette orientation pragmatique se trouve de surcroît mâtinée d'un puissant ancrage dans des pratiques culturelles ou dans les traditions intellectuelles africaines et africaines-américaines. C'est ainsi qu'Appiah déconstruit l'idée même d'une « civilisation occidentale » dont les contours seraient propres et bien définis, dans le même temps qu'il défend un « cosmopolitisme enraciné » (*rooted cosmopolitanism*), faisant souche dans une configuration du savoir à tout le moins métisse, et à proprement parler interculturelle. Il n'était certes pas anodin que son fameux *Cosmopolitisme* nous proposât, en sous-titre, une « éthique dans un monde d'étrangers ». Avec Appiah, cette « tâche » demeure en effet constamment « centrale », mais c'est avec toujours beaucoup de tact qu'il entend nous guider sur ce chemin : « "bien vivre" signifie relever les défis qui se posent sur trois plans : vos capacités, l'environnement dans lequel vous êtes né et les projets que vous-même jugez importants. Se faire une vie, écrit mon ami le philosophe et professeur de droit Ronald Dworkin, est "une performance qui nécessite du savoir-faire", et "c'est le défi le plus vaste et le plus important auquel nous sommes confrontés".

Mais comme chacun d'entre nous arrive doté de talents différents et est né dans un environnement différent, et parce que les personnes choisissent leurs propres projets, chacun de nous se trouve confronté à son propre défi, un défi qui, en définitive, est unique. Donc il n'y a pas de réponse raisonnable à la question de savoir si une personne relève son défi mieux qu'une autre. [...] Et cela signifie qu'il n'y a pas de mesure comparative, pas d'instrument de mesure unique pour quantifier la valeur humaine » (p. 300-301).

Le Monde (en 2016), *Le Nouveau Magazine Littéraire* (en 2020) listaient récemment Kwame Anthony Appiah parmi les dix penseurs africains les plus influents : si vous voulez découvrir sa réflexion dans toutes ses ramifications, cette nouvelle traduction constitue certainement l'une des meilleures introductions à son œuvre.

[Anthony Mangeon](#)

POUR ALLER PLUS LOIN...

Anthony Mangeon, « Kwame Anthony Appiah, ou comment penser global depuis l'Afrique », p. 6-17 dans « Penser avec l'Afrique », *De(s)générations*, n°22, Saint-Étienne, Jean-Pierre Huguet Éditeur, mai 2015.

Article disponible sur [Univoak](#) et téléchargeable [dans ce lien](#).

Id., « Du moment panafricain à l'afropolitanisme contemporain : lectures croisées de W.E.B. Du Bois, Joseph Casely Hayford, Alain Locke et Anthony Appiah », p. 47-59 dans Guillaume Bridet, Virginie Brinker, Sarah Burnautzki, Xavier Garnier (dir.) : *Dynamiques actuelles des littératures africaines. Panafricanismes, cosmopolitisme, afropolitanisme*, Paris, Karthala, 2018, 300 p.

Article disponible sur [Univoak](#) et téléchargeable [dans ce lien](#).

New Literary History, volume 49, number 2, spring 2018. Jahan Ramazani and Rita Felski (eds.) : « On Kwame Anthony Appiah », <https://muse.jhu.edu/issue/38938>

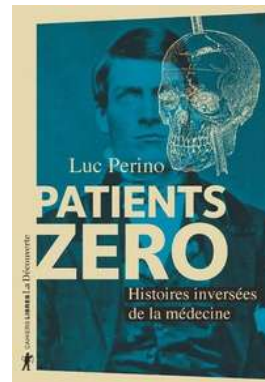
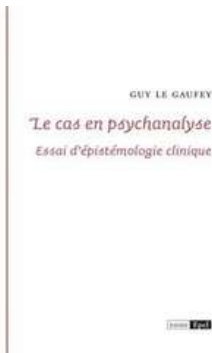
Philosophy & Public Issues, Vol. 10, No. 2, 2020. Volker Kaul (ed.) : « Symposium on Kwame Anthony Appiah's *The Lies that Bind*. »

Extrait à méditer en ces temps d'autoévaluation HCERES :

« Un système de sélection pour les emplois et les opportunités en termes d'études ne peut être conçu en considérant qui est le plus digne de ces opportunités, car, comme Michael Young l'annonçait dans son "Manifeste de Chelsea", il n'existe pas une échelle unique du mérite permettant un classement incontestable. En effet, puisque chacun d'entre nous fait face à un défi différent, ce qui importe en fin de compte n'est pas le classement par rapport aux autres. Nous n'avons pas besoin de trouver une discipline où nous serons le meilleur ; ce qui importe est simplement que nous fassions de *notre* mieux. [...] Si les institutions fonctionnent correctement, elles ne se contentent pas de distribuer des références (ce qui constitue toujours un danger) ; elles construisent un capital humain. [...] Bien entendu, autant les métiers que les établissements d'enseignement doivent faire plus que rendre des gens utiles à d'autres. Il faut que le travail ait un sens ; il faut que l'enseignement vous prépare à la vie en tant que citoyen et individu – quelqu'un qui vivra une vie humaine digne d'être vécue – et non pas juste quelqu'un gagnant sa vie. »

Kwame Anthony Appiah, *Repenser l'identité*, Paris, Grasset, 2021, p. 301-303.

DOSSIER "FAIRE CAS"



Guy le Gaufey, *Le cas en psychanalyse. Essai d'épistémologie clinique*, Paris, EPEL, 2020.

Le monde des « psys » fait grand usage des « vignettes cliniques » et autres « récits de cas ». Reprenant des développements déjà proposés dans un ouvrage antérieur (Guy Le Gaufey, *Le pastout de Lacan : consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, EPEL, juin 2006) et appuyés sur la logique des propositions, l'auteur critique ces récits cliniques au motif qu'ils ne servent en général qu'à faire valoir l'habileté clinique et les convictions nosographiques de l'auteur, ou illustrer la validité d'un élément théorique qui prend alors l'allure d'une thèse vérifiée une fois de plus. Sauf rares exceptions, le cas présenté ne vient en effet pas faire objection à la théorie. Par contraste, dans l'emploi le plus courant de la particulière affirmative, dire qu'une chose est vraie de quelques-uns (voire de quelqu'un) laisse entendre que ce n'est pas vrai de tous. Dans la vignette clinique, on suppose par contre que la vérité générale implique la vérité particulière : la particulière, dite alors minimale, ne fait que confirmer la théorie, alors que la vérité de la particulière maximale (emploi usuel) falsifie l'universelle correspondante. Il en résulte deux modalités distinctes du rapport entre le savoir (la doctrine, la science, la théorie) et l'expérience concrète (la pratique) que ce savoir encadre. En tant qu'illustrations positives, les vignettes cliniques ont au mieux une valeur pédagogique.

L'autre reproche que Le Gaufey adressait aux vignettes, et qu'il reprend également dans ce nouvel ouvrage, tient à la linéarité du récit de cas : les règles et les formes de la narrativité gomment les chicanes du transfert. Les cas relatés dans les vignettes obéissent au régime sans aspérité de la narration, et n'ont que peu de rapport avec la pratique elle-même.

Par touches successives et brèves, qui s'enchaînent au fil de la démonstration, Guy Le Gaufey pose des jalons pour l'épistémologie clinique, en empruntant quand il le faut des références à d'autres domaines que celui de la psychanalyse.

Ainsi, l'illustration pose la question du référent et de l'objectivité. Et nous voilà, lecteurs, en compagnie de Daston et Galison, deux épistémologues qui ont proposé une histoire raisonnée de la notion d'objectivité dans les sciences et les techniques et de ses différents stades, culminant dans la notion de jugement qualifié (*trained judgment*) qui renvoie au sens clinique. Nous passons du côté de Michel Foucault et du regard clinique qui a besoin d'un tiers, pour retrouver le « défaut constitutif » d'une clinique analytique, qui ne souffre aucun tiers selon le verdict freudien. La solution des cas fictifs n'en est pas une, car le référent est postulé bien qu'il soit notablement absent.

Quittant un moment la sémiotique, Le Gaufey porte alors ses réflexions critiques sur des questions qui ne cessent d'être discutées dans les groupes d'analystes (le contrôle, la fin de l'analyse, le passage du divan au fauteuil) avant de resserrer l'interrogation qui ne cessait d'affleurer : « Comment une supposée intimité subjective (dont la pratique analytique serait le terrain d'élection) peut-elle atteindre à l'objet de savoir, et même de science ? » (p. 62). C'est, portée à un certain maximum du fait de la spécificité du champ étudié, la question de bien des pratiques cliniques : comment faire cas d'une situation particulière ? Que peut-on en « tirer » ?

Le Gaufey revient alors sur les analyses produites par Hintikka sur le *Cogito* cartésien, et son emploi crucial d'une citation tirée des *Réponses aux secondes objections* de Descartes, lequel affirme que la certitude (privée) du Cogito (affirmation particulière) pointe vers l'universel, « car c'est le propre de notre esprit de former les propositions générales de la connaissance des particulières ». On peut revenir alors au carré logique des propositions et au jugement qualifié de Daston : l'objectivité résulte d'une opération de ré-inscription de l'élément (dont l'existence est évidente) à l'ensemble auquel il prétend appartenir, au vu et au su d'un public (p. 75). On se heurte alors aux questions du témoignage, et de l'assentiment du public. Pour y répondre, Le Gaufey mobilise notamment Pasteur (et le recours nécessaire au public), Peirce (et les méthodes pour fixer les croyances) et l'historien des sciences Holton (et les *themata* des scientifiques, leurs préjugés) à côté du mathématicien Hilbert pour suggérer une « bizarre constellation » où sont rapprochés *themata*, axiome et fantasme (dans sa version lacanienne) dans leur rôle de soutien de la *consistance* du savoir que l'on tient pour vrai, sans garantie référentielle pour autant. Autrement dit, comment se tirer d'affaire quand autant de contraintes formelles pèsent sur la possibilité de « faire cas » ?

Sur ce chemin, pas de *happy end* ! Plus on cherche à décrire la singularité du cas, et plus on s'éloigne de tout savoir communicable. Or, la fabrique du cas nécessite un tiers : quadrature du cercle, bien exemplifiée par la situation analytique. Le lecteur sera donc très surpris de voir le livre s'achever sur un cas !

Avouons-le, le chemin que parcourt cet essai est souvent escarpé. Le lecteur en panne se tournera avec profit vers les ouvrages antérieurs de Le Gaufey, où certains problèmes logiques et épistémologiques sont plus patiemment déployés. Pour un public qui ne serait pas familier de la psychanalyse, certains passages resteront obscurs. Mais ils permettent néanmoins, insérés dans l'ensemble, d'approfondir d'une manière tout à fait inédite la problématique de l'élaboration du cas : or, la réflexion sur la place du cas est à l'agenda de nombreuses disciplines comme le droit, l'histoire, la morale, ou encore la médecine (cf. l'ouvrage collectif *Penser par cas*, sous la direction de Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, paru en 2005). À cet égard, il faut saluer l'effort minutieux de Guy Le Gaufey pour ébranler quelques certitudes trop faciles.

[Jean-Christophe Weber](#)

Paolo Tortonese (dir.), *Le Cas médical. Entre norme et exception*, Paris, Classiques Garnier, 2020, 292 p.

Ce volume collectif paru en 2020 prolonge et synthétise les réflexions abordées dans le cadre du projet CAMELIA (<https://camelia.hypotheses.org/>) consacré à la casuistique médicale dans la littérature et les arts à partir du 18^e siècle. Les contributions réunies donnent au « cas » un statut variable, et l'envisagent tantôt comme un exemple représentatif (d'un problème ou d'un « jalon » dans l'histoire de la psychologie expérimentale, ou encore des points de contact entre œuvres littéraires et théories médicales), tantôt comme un problème conceptuel, puisque le cas, dont la définition même ne va pas de soi, favorise un raisonnement oscillant entre validation de la norme et valorisation de l'exception(nel).

Parmi les contributions traitant du cas sous l'angle de l'exemple représentatif, on pourra plus particulièrement retenir les articles de Nicole Edelman, Régine Plas et Jacqueline Carroy, qui nouent une approche historique à une réflexion sur les questions épistémologiques que le cas permet de poser (qu'il s'agisse d'une affaire de viol sous magnétisme en 1865, de l'usage que le philosophe et médecin Pierre Janet fait des cas bizarres ou singuliers, ou de montrer comment un ancien sujet,

devenu dramaturge, fait de sa pièce un dialogue philosophique pointant les dangers de la « nouvelle idole » que serait la science).

Les contributions davantage centrées sur l'analyse d'œuvres littéraires permettent quant à elles de mesurer le maintien de l'emprise d'une pensée par cas, qui se distingue néanmoins de la casuistique classique pour favoriser le sensationnel (à l'image de la circulation des cas de catalepsie ou des cas d'impuissance, abordés respectivement par Laurence Talairach et Violaine Heyraud), ou pour faire des différentes formes de la « communication médicale » (lettre de consultation, *consilium*, carnet d'anamnèse...) la trame de récits mettant en crise l'épistémologie clinique (Rudolf Behrens, à propos du *Horla* et de ses différentes « préversions », envisagées par lui comme autant de variations sur les manières de restituer une observation médicale).

Le cas, en littérature, est en effet majoritairement critique, comme le rappellent Laure de la Tour à partir de l'étude d'un roman de Huysmans (*En rade*), ou Jeanne Weeber en analysant le cas du psychiatre fou dans un large panel d'œuvres. La fiction s'empare donc de la capacité du cas à faire problème, quitte à faire de l'exception une nouvelle norme, à une époque où la « naissance de la clinique » (Michel Foucault) contribue à abaisser le seuil de l'individualité, en envisageant chaque individu comme un potentiel cas. C'est ce qu'illustre, selon Carle Bonnafous-Murat, qui se livre à une vaste enquête sur la littérature anglaise, le remplacement de la *casuistique* (comprise comme intérêt pour la norme à travers le particulier) par l'*étude de cas* (centrée sur l'irréductible différence de la personnalité). La surprenante absence de réelle définition médicale du *cas*, à une époque où il est pourtant le pilier de l'observation clinique, tend à confirmer ce glissement du raisonnement par cas : dans une étude très précise des dictionnaires médicaux du 19^e siècle, Juan Rigoli montre en effet que le cas tend inconsciemment à se confondre avec le *cas rare*, qui est le seul à être l'objet d'une réflexion un tant soit peu conceptuelle.

Le cas ne pourrait-il donc être que *remarkable, extraordinary, exceptional, strange* ? Dans son introduction, Paolo Tortonese propose une mise en perspective qui relativise la potentielle impasse que pourrait constituer la superposition du cas et de l'exceptionnel : la pensée par cas telle qu'elle se développerait à partir du 18^e siècle serait en réalité l'indice d'une réévaluation du particulier, dans des sociétés davantage soucieuses de la différence. Ce modèle de pensée traduit donc une évolution politique et idéologique, dont il faut cependant prendre garde de bien peser les illusions et les potentielles dérives. La réflexion définitionnelle que propose Claude Valentin à partir de la controverse soulevée par l'expression de « médecine personnalisée » le rappelle : valoriser le particulier n'est pas forcément valoriser la personne, et peut au contraire induire sa dissolution dans le biologique. Il faut aussi faire cas des termes choisis.

[Bertrand Marquer](#)

Luc Perino, *Patients zéro. Histoires inversées de la médecine*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2020, 184 p.

Patient zéro : en infectiologie, l'expression désigne l'individu à l'origine d'une épidémie. En l'élargissant « abusivement mais explicitement » (p. 7) à tous les patients ayant fait progresser la médecine, Luc Perino veut rendre hommage aux malades « comptés trop souvent pour zéro » (p. 8). Les dix-neuf histoires inversées de la médecine annoncées par le sous-titre se veulent autant de « récits romanesques » (p. 8), à l'image du chapitre sur Mary Mallon, cette cuisinière de la fin du xix^e siècle, porteuse saine de la typhoïde, qui entraîna le décès en chaîne de ses employeurs. Luc Perino rejoint ainsi les écrivains ou historiens qui entreprennent, depuis quelques décennies, de prêter attention aux laissés-pour-compte, dans le sillage des *Vies minuscules* de Pierre Michon ou du *Monde retrouvé* de Louis-François Pinagot d'Alain Corbin.

Les histoires rassemblées dans l'ouvrage sont surtout des cas, qui ont forcé la science à se réinventer. La science n'a pas toujours progressé au chevet des malades : l'auteur explique que cette pensée par cas caractérise la médecine moderne, qui accepte de laisser la théorie se faire interpellé par la singularité empirique. « Lorsqu'un fait n'entre pas dans une théorie, il faut changer de théorie » note l'auteur.

Mais il ajoute aussitôt : « On rechigne toujours à changer de théorie [...] surtout lorsque la théorie est commercialement prometteuse » (p. 159). Histoire après histoire, Luc Perino critique ainsi l'industrie pharmaceutique qui encouragerait la surmédicalisation, et qui, en vantant la prévention, chercherait à transformer toute personne saine en client potentiel. N'hésitant pas à prendre position sur des sujets sensibles, l'auteur explique ainsi par des raisons économiques la médiatisation de la maladie d'Alzheimer, de la réassignation sexuelle, du cholestérol. Le choix d'écrire sur des cas médicaux sert en fin de compte une défense de la science fondamentale et de la recherche publique. L'histoire de Timothy Brown, guéri miraculeusement du SIDA, ou de Steevy né avec un os pénien, sont autant d'exemples échappant à l'économie de marché par leur singularité mais permettant de faire progresser la connaissance.

Nombre de ces cas médicaux sont aussi des cas de conscience. L'ouvrage expose une palette de problèmes éthiques, allant de la prise de risque réussie (le vaccin contre la rage), à des catastrophes médicales (la réassignation sexuelle forcée de Bruce Reimer) en passant par des scandales chirurgicaux qui aboutissent néanmoins à des découvertes majeures, comme l'ablation de l'hippocampe que subit Henry Gustav Molaison. Tout en défendant fermement la déontologie, l'ouvrage loue la capacité de la médecine à tirer parti du fait accompli (ce que Claude Bernard appelait les *expérimentations naturelles* – mais qui, en l'occurrence, proviennent souvent d'erreurs médicales).

Peut-être qu'un tel livre, écrit à la gloire des malades et préoccupé d'éthique, aurait pu davantage poser la question de l'éthique de l'écriture elle-même. Seule une remarque à la fin de l'introduction met le doigt sur cette question, lorsque l'auteur admet, à propos de ces patients célèbres : « Je n'ai pas pu m'empêcher de les utiliser, encore malgré eux » (p. 9). Tout en restant fidèle aux faits historiques, l'ouvrage s'autorise aussi, par la fiction, à réinventer une large partie de ces vies oubliées, en imaginant des dialogues, des détails intimes, etc. L'écriture y gagne en fluidité mais l'invasion de la narration par la fiction ne risque-t-elle pas de déposséder une nouvelle fois ces individus de leur histoire ?

En conclusion, prévenons le lecteur que l'ouvrage a été écrit avant la crise du covid-19. Il n'est toutefois pas difficile de transposer les réflexions du livre au nouveau contexte, dans lequel prêter attention aux malades, défendre la médecine fondamentale ou surveiller les agissements de l'industrie restent plus que jamais des attitudes nécessaires.

[Lucien Derainne](#)

Jean-Claude Passeron, Jacques Revel (dir.), *Penser par cas*, Paris, éditions de l'EHESS, 2005, 291 p.

Paru en 2005, cet ouvrage collectif devenu une référence diagnostiquait un changement de « style scientifique » (p. 37) dans les sciences de l'homme : la revendication théorique d'une pensée par cas, ouverte notamment par Carlo Ginzburg en 1979. Dix-sept ans plus tard, en plein débats sur l'enquête ou sur les usages du récit dans les sciences sociales, force est de constater que les questions posées par l'ouvrage étaient les bonnes et que ses conclusions, très ouvertes, le rendent encore stimulant à lire.

Abordant de front toutes les formes de cas, des monstres théoriques en mathématiques jusqu'aux « prises de réel » (p. 255) des sciences humaines, l'ouvrage assume le caractère hétéroclite de ses exemples ainsi que l'abstraction de ses synthèses, traquant le dénominateur commun derrière ces façons de penser. L'objectif est de montrer que la pensée par cas ne procède justement pas « au cas par cas », mais qu'elle obéit à des règles formalisables sur le plan pratique et scientifique.

Concernant la pratique, plusieurs contributions traitent de domaines – éthique, bioéthique, droit – où les « cas » naissent d'un conflit entre règles ou valeurs, et constituent autant de décisions délicates à rendre. La question que pose l'ouvrage est alors de savoir s'il existe une méthode permettant la résolution de ces problèmes. Une partie des contributions dialogue ainsi avec l'essai d'Albert R. Jonsen et de Stephen Toulmin, *The Abuse of Casuistry* (1988), dont l'introduction, traduite en français, est jointe au recueil (p. 95-128) et dont les thèses sont résumées pages 146-149. La résolution des cas de conscience a toujours fait intervenir des outils théoriques comme la notion de *circumstances* en rhétorique ou la mise en série des cas dans des recueils. En revanche, depuis les années 1970, la casuistique n'est plus seulement méthodique mais aussi méthodologique, au sens où ses procédés sont explicités et débattus. La contribution de Francis Zimmermann dresse un bilan suggestif de cette mutation (p. 157) : on serait passé d'une « doctrine casuistique », fondée sur des normes éternelles comme le Décalogue, à une « méthode casuistique », dialogique et démocratique, admettant l'historicité de ses valeurs et la définition par consensus de ses normes.

À côté de ce questionnement sur la pratique casuistique, l'ouvrage propose une formalisation de la pensée *scientifique* par cas. Dans toutes les sciences, un cas problématique peut amener les savants à corriger leur théorie, à la contextualiser ou à admettre une exception. Dans les sciences de l'homme néanmoins, les cas ne sont pas seulement des obstacles féconds mais bien l'une des données premières de la connaissance. Est-il possible de formaliser ce type de raisonnement construit à partir d'une série de cas singuliers ? Pierre Livet propose d'utiliser la notion de logique non-monotone, où les connaissances en jeu sont révisées au fur et à mesure de l'opération logique, et où les exceptions et le contexte jouent un rôle majeur. L'introduction de l'ouvrage reprend ce cadre théorique pour opposer la pensée par cas aux épistémologies verticales des sciences expérimentales qui s'élèvent par induction des faits aux lois générales, ou des mathématiques qui descendent par déduction des principes à leurs conséquences. Les sciences fondées sur les cas mobilisent une épistémologie plus *horizontale* (p. 26), dans laquelle un cas « stylisé » rend intelligibles d'autres cas et oriente les observations futures.

Ces synthèses n'épuisent toutefois pas l'ouvrage, qui détaille aussi des exemples variés, allant des mathématiques de la Chine ancienne au droit du Moyen Âge, l'histoire de l'art de la Renaissance, la psychiatrie du XIX^e siècle ou la bioéthique américaine actuelle... Dans son avertissement (p. 8), l'ouvrage assume le fait qu'il est lui-même une collection de cas, dont la réunion rend intelligibles (davantage qu'elle explicite) les modalités de ces raisonnements. En se prenant elle-même comme sujet, la pensée par cas produirait donc sa propre épistémologie.

Énormément cité, et disponible en accès libre sur <https://books.openedition.org/>, il s'agit-là d'un ouvrage de référence qui reste d'actualité, même s'il faudrait sans doute le compléter aujourd'hui par les travaux en épistémologie historique qui, cette dernière décennie, ont insisté sur l'historicité – non linéaire et difficilement réductible à une unique théorie – de ces modes de raisonnement.

[Lucien Derainne](#)

Littératures, éthique & arts | Lethica

Les **Instituts thématiques interdisciplinaires**
de **l'Université de Strasbourg** & **CNRS** & **Inserm**
dans le cadre de **l'Initiative d'excellence** 



Vous trouverez dans le lien suivant toutes les [Lettres](#) de notre partenaire le CEERE (Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Éthique)